

"Je me souviens" : les écrivains migrants devant
l'histoire au Québec / Mair Verthuy. — Extrait de :
Revue des lettres et de traduction. — N° 4 (1998), pp.
129-148.

Bibliogr.

I. Biographies. II. Littérature québécoise. III.
Mémoire. IV. Souvenir.

PER L1037 / FL150598P

«JE ME SOUVIENS»¹ :
LES ÉCRIVAINS MIGRANTS²
DEVANT L'HISTOIRE AU QUÉBEC

Mair VERTHUY
Université Concordia (Montréal)

Because this flat, bare, washed-out Fenland, which ought to be the perfect home of oblivion, the perfect place for getting used to forgetting, has quite the opposite effect on our limping veteran. And maybe that's just the point; it's oblivion he'd like to forget, it's that sense of the dizzy void he can't get away from. He could do without this feeling of nothingness.

Graham Swift, *Waterland*, p. 223³

Pour l'instant encore, qui dit «littérature québécoise» dit aussi littérature produite par des auteurs issus de la majorité non seulement francophone mais également née de familles de souche française, même ou surtout lointaine.

Il existe cependant, à côté ou en marge de celle-là, d'autres littératures tout autant québécoises, en langue anglaise naturellement, mais aussi en italien, en espagnol, pour ne nommer que ceux-là. Il existe également toute une littérature de langue française que nous

(1) «Je me souviens» est la devise de la Province du Québec.

(2) Le mot «migrant» remplace ici le mot «immigrant» ou «immigré», le premier traduisant mieux, nous semble-t-il, la mouvance qui caractérise ces passages d'une culture à l'autre et / ou l'absence de fixité qui en résulte; certaines familles ou certains peuples ne sont-ils pas soumis, par tradition ou par diverses contraintes à des déplacements qui se répètent d'une génération à l'autre? L'on constatera d'ailleurs que, miroir fidèle d'une époque caractérisée par la dérive des populations, certains des auteurs à l'étude ne se sont pas arrêtés au seul Québec.

(3) Graham Swift, *Waterland*, Londres, Picador, 1992 (version remaniée)

devons à des auteurs d'immigration à la fois récente et variée: originaires d'Europe, de l'ouest comme de l'est; du monde arabe, du Machrek comme du Maghreb; d'Afrique noire ou subsaharienne; d'Asie, de la Chine comme du Vietnam; du Pacifique et de l'Océanie. C'est dire la diversité de toute cette production parallèle dont la présence, à quelques rares exceptions près, est souvent pour l'instant peu ou difficilement reconnue, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la province.

Sous leur influence cependant, le visage même de la production québécoise dans son ensemble subit actuellement des transformations. De plus en plus nombreux, il est exclu qu'ils puissent encore longtemps passer inaperçus, d'autant plus que la population de la province se renouvelle davantage par ces mouvements migratoires que par la natalité des habitants de vieille souche. Mais leur importance ne se limite pas au seul nombre, au contraire; c'est à une refonte complète, tant des thèmes que du style, du vocabulaire, des genres, j'en passe, qu'ils et elles, par le souffle nouveau ainsi amené, convient la littérature encore majoritaire. Nous n'avons retenu ici pour cette étude que les transformations que, dans ce contexte, la notion même d'Histoire est apte à subir et cela en prenant particulièrement comme exemple quatre auteurs migrants représentatifs: Régine Robin, Jan J. Dominique, Mona Latif Ghattas, Pan Bouyoucas. Nous allons examiner l'impact de ces écrivains migrants sur le : «je me souviens», que le Québec a adopté comme devise officielle.

Robin est née en France de parents eux-mêmes immigrés de l'Europe de l'Est; en quittant la France, elle s'est d'abord installée à New-York pour continuer ensuite sur Montréal où elle enseigne à l'Université du Québec. Mais le voyage fait partie de son être-au-monde, et on la trouve encore tantôt en Europe, tantôt au Canada, tantôt aux États-Unis, tantôt sans doute ailleurs.

Le parcours de Dominique est nettement moins mouvementé. Née en Haïti où elle a quand même connu une enfance parfois difficile, elle a émigré à Montréal où elle a passé une dizaine d'années avant de repartir vers son pays d'origine. Contrairement à Robin, elle se déplace le moins possible, préférant participer à la construction du

fragile avenir de son pays. Il lui arrive néanmoins de revenir à Montréal où habite sa mère.

En revanche, Latif Ghattas, d'origine égyptienne, malgré sans doute quelques visites à son pays natal, semble s'être installée définitivement au Québec où elle vit avec sa famille et où elle poursuit une carrière d'écrivaine tout en se produisant sur scène.

Bouyoucas, le seul auteur masculin à être traité dans le détail ici, est à la fois né au Liban et issu de la diaspora grecque. Arrivé adolescent à Montréal, il a par la suite tenté un «retour» -- si tant est que ce mot s'applique à quelqu'un qui n'y avait jamais mis les pieds auparavant -- en Grèce mais pour revenir au Québec de façon définitive.

Un journaliste québécois «pure laine⁴,» Benoît Aubin, écrivant le samedi 17 novembre 1997 dans le très sérieux journal torontois, *The Globe and Mail*, et pour illustrer ce qui fait du Québec une société distincte, expliqua aux Canadiens de langue anglaise que le jour du souvenir, le 11 novembre, jour anniversaire de l'armistice qui mit fin à la Première Guerre mondiale et qui, par extension, signale la fin de la Deuxième, n'y a aucune signification. L'on sait pourtant l'importance de cette date ailleurs dans tout le monde occidental (et assimilé), où c'est souvent un jour férié, ainsi que dans d'autres pays fréquemment impliqués malgré eux dans ces deux conflits nés avant tout en Europe (sans oublier cependant le rôle du Japon et ses répercussions.) Quel sens donner alors à cette exception québécoise? Comment comprendre son isolement? Que dire de sa devise?

Nous allons partir ici de l'hypothèse que, malgré sa situation géographique au sein de l'Amérique du Nord, le cas du Québec, ou au moins -- et c'est nous qui soulignons -- *l'image que les Québécois de souche s'en font* -- est à comprendre dans un autre contexte, celui, par

(4) Il existe dans le langage courant plusieurs expressions pour distinguer ceux et celles qui sont issus de la colonisation française du dit Nouveau Monde: les «pure laine», par exemple, ou encore les gens «de souche.» Cette dernière locution a donné lieu à son pendant pour décrire les nouveaux venus: «les branches», terme inventé par l'écrivaine migrante, Nadia Ghalem, et que nous avons adopté.

exemple, du monde musulman ou alors du monde orthodoxe. Dans son excellent article: «Les stratégies des femmes à l'égard des fondamentalismes dans le monde musulman⁵», Marie-Aimée Hélié Lucas se livre à une analyse fort éclairante sur le lien entre religion et identité dans les différents pays qui composent le monde musulman ou encore dans ceux où il existe une forte minorité musulmane:

En effet, la quête de l'identité n'est pas une création idéologique des fondamentalistes; elle prend sa source -- et sa légitimité -- dans les revendications nationales et communales pour l'indépendance, la liberté ou l'égalité, manipulées par les états et les pouvoirs politiques, que ce soit dans des situations coloniales (Algérie), dans des circonstances où l'impérialisme se fait lourdement sentir (Iran), ou dans des cas de minorités nationales (Inde, Sri Lanka, mais aussi de nombreux pays africains). De ce fait, il devient très difficile de mettre en question quelque aspect de l'identité -- telle qu'elle est forgée et imposée -- sans être accusé de faire partie des forces menaçant la communauté de destruction. Cette intangibilité est renforcée par la confusion délibérément entretenue entre les concepts de race (ethnie), de religion et de nationalité (ou communauté). (p. 35)

En parlant du monde chrétien orthodoxe, l'éminent chercheur français, François Thual, spécialiste de la géopolitique, ne dit pas autre chose, au contraire:

Le monde orthodoxe a connu une histoire très différente de celle de l'Église occidentale: la plupart des peuples orthodoxes ont dû mener une lutte de libération contre les Ottomans, dirigée contre un occupant qui était à la fois un étranger et un musulman. Un troisième facteur explique la prégnance du thème national dans la religion orthodoxe: pendant l'occupation ottomane, qui a concerné essentiellement les Balkans et le Caucase, l'Église a été le refuge de la langue, le refuge identitaire. Ces peuples une fois libérés, il est resté une sorte de lien génétique entre le confessionnel et le national, chacun échangeant, pourrait-on dire, des services, l'Église légitimant la nation, et le sentiment national puisant une légitimité dans l'Église [...] Il ne faut pas oublier que la Russie s'est libérée du joug mongol. À l'origine les Mongols étaient plutôt païens; ils

(5) *Nouvelles questions féministes*, n° 16, 17, 18, 1991, pp. 29-62.

se sont convertis pas la suite à l'Islam. La libération de la Russie de la domination mongole a aussi été une *reconquista*. L'Église russe se veut aujourd'hui protectrice de l'identité russe, garante de l'espace russe, et comptable de l'avenir de la Russie [...] ⁶

Il en va de même en quelque sorte du Québec. Ce territoire qui appartenait à la France (après avoir été arraché aux autochtones) est passé au cours du XVIII^e siècle sous domination britannique. Dès lors il s'agissait pour le peuple francophone qui l'habitait de refuser toute assimilation, de vivre la «revanche du berceau»⁷, de maintenir envers et contre tous une identité spécifique⁸. L'occupant étant pour l'essentiel anglophone et soit protestant soit anglican, la lutte identitaire se cristallisait autour de l'appartenance à une communauté catholique romaine de langue française, nostalgique de l'Ancien Régime; c'est à dire que, là comme ailleurs, l'Église s'est portée garante de l'identité des habitants et de l'intégrité de leur territoire. Cette fusion entre langue, religion et identité a donné lieu à l'expression dont on pourrait avancer qu'elle était auparavant la devise officieuse du Québec: «Qui perd sa langue, perd sa foi.»

Dans ces conditions, il n'est peut-être pas étonnant que le Québec ait dans l'ensemble⁹ refusé d'imiter le Canada de langue anglaise et de se précipiter autrement que sous la contrainte, dans la première comme dans la deuxième guerre, vers la défense de deux pays -- la France «athée et républicaine» (et marâtre) et le Royaume-Uni vainqueur -- qui ne pouvaient représenter pour sa population que l'anathème. À la limite, par deux fois, l'Allemagne aurait joué le rôle d'ami objectif. «L'ennemi de mon ennemi...» Voilà en grande partie pourquoi le 11 novembre avec son riche ou lourd bagage ne figure aucunement dans la mémoire collective du peuple québécois, tout occupé qu'il était par ses propres problèmes.

(6) Propos reproduits dans *Le monde*, mardi 20 janvier 1998, p. 13.

(7) Politique «officielle» des autorités québécoises visant à contrer la domination britannique en augmentant le nombre de naissances de petits catholiques.

(8) Cette version de l'histoire est nécessairement fort simplifiée!

(9) Encore une fois, il s'agit ici d'une simplification de l'histoire, un certain nombre de Canadiens français s'étant portés volontaires, pour différentes raisons, dès le commencement des hostilités.

Sous réserve toujours des exceptions, cet exemple peut servir de mise en abyme du passé québécois. Un peuple résistant replié sur lui-même, peu scolarisé, longtemps rural, ne connaissant du monde extérieur que ce que l'Église acceptait qu'il connaisse¹⁰, vivant de manière communautariste, voire autarcique, réfractaire aux traditions britanniques, entretenant, comme il «est dit plus haut, la nostalgie du Paradis perdu qu'était pour nombre d'entre eux l'Ancien Régime. Un peuple qui se voulait homogène. La devise «je me souviens» suppose cette mémoire-là et la mémoire d'un temps d'avant quand le Québec faisait partie de la Nouvelle-France. Voilà comment en 1981 une immigrée fictive a compris la situation qu'elle avait connue à son arrivée quelques années plus tôt:

... une autre Histoire -- L'incontournable étrangeté. Mes aïeux ne sont pas venus du Poitou ou de la Saintonge ni même de Paris, il y a bien longtemps. Ils ne sont pas arrivés avec Louis Hébert ni avec le régiment de Carignan -- Mes aïeux n'ont pas de racines paysannes. Je n'ai pas d'ancêtres coureurs de bois affrontant le danger de lointains portages. Je ne sais pas très bien marcher en raquettes, je ne connais pas la recette du ragoût de pâtes ni de la cipaille. Je n'ai jamais été catholique. Je ne m'appelle ni Tremblay, ni Gagnon. Même ma langue respire l'air d'un autre pays. Nous nous comprenons dans le malentendu. Je sors de l'auberge quand vous sortez du bois. Par-dessus tout, je n'aime pas Lionel Groulx, je n'aime pas Duplessis, je n'aime pas Henri Bourassa, je ne vibre pas devant la mise à mort du père Brébeuf, je n'ai jamais dit le chapelet en famille à 7 heures du soir. Je n'ai jamais vu la famille Plouffe à la télévision¹¹.

Mais il y a quelque trente ans, vers la fin des années soixante, le Québec s'est lancé dans une métamorphose qui est allée en s'accéléralant dans les années 80. Le joug de l'église étant secoué, une certaine laïcité s'est installée¹²; les immigrés ne sont plus encouragés à

(10) C'est-à-dire, par exemple, aucune œuvre d'Alexandre Dumas!

(11) Robin, *La Québécoise*, p. 54.

(12) À partir de l'été 1998, les commissions scolaires catholiques et protestantes (responsables de l'enseignement public au Québec) seront remplacées par des commissions laïques. Il n'en demeure pas moins que l'association des parents attachée à chaque école peut décider de donner une orientation religieuse (catholique, protestante, musulmane, etc.) à l'enseignement qui y est dispensé.

s'assimiler à la minorité anglophone; ils doivent, au contraire, s'intégrer à la majorité francophone qui se veut davantage aujourd'hui plurielle, accueillante, ouverte au multiculturel. L'hétérogénéité religieuse et «ethnique», malgré quelques résistances, prend racine.

Constatons qu'il manque cependant à cette hétérogénéité la dimension linguistique. Modernité ou postmodernité exigeant, à l'heure actuelle, alors que l'Église n'est plus en mesure d'y pourvoir, c'est au tour de la langue française de se porter garante de l'identité, de l'espace, de l'avenir québécois qui continuent de paraître menacés aux yeux de la population majoritaire. Cette situation a néanmoins pour avantage de permettre l'intégration plus ou moins complète de toute personne acceptant de fonctionner en français, même s'il est rare que les membres des «communautés culturelles»¹³ partagent l'hostilité ambiante à l'endroit des autres langues et tout particulièrement de l'anglais.

Toujours est-il que l'on constate une espèce de scission dans l'histoire du Québec, les trois dernières décennies représentant un virage important dans la vision qu'entretient d'elle-même la population, même si dans les faits le transfert de la religion vers la langue reflète une certaine survivance d'attitudes anciennes.

Voilà le contexte dans lequel évolue tout immigré, tout migrant. Un présent plus ouvert, un avenir à construire, mais un passé clos, lisse, exclusionniste, auquel aucun étranger n'est convié à se fondre. Un passé court qui vient se substituer au long passé autochtone qui en demeure largement occulté. Un passé n'offrant de prise, comme l'indique le personnage fictif cité plus haut, qu'à ceux et à celles qui l'ont effectivement vécu, qui ont partagé la même ascendance et les mêmes valeurs.

Certes, toute l'Histoire des colonisateurs blancs dans toutes les Amériques est relativement courte si on la compare à celle, par exemple, de l'Égypte, et représente une rupture similaire. De ce fait, autant que dans le cas qui nous intéresse, ces sociétés se caractérisent par un espace géographique horizontal alors que les anciens mondes

(13) Terme se rapportant aux personnes d'origine ethnique autre que celle de la majorité.

des immigrés constituent un espace historique vertical. Il n'en demeure pas moins que, dans les autres territoires, cette Histoire toute récente, couchée à la surface du Temps, offre aux citoyens, nouvellement ou anciennement arrivés, et cela par son désir inclusionniste, l'impression au moins d'une certaine continuité et la possibilité de la faire sienne.

Certes aussi, des problèmes similaires peuvent se poser dans des lieux qui connaissent l'Histoire longue. Comme pour les territoires américains cependant, il existe dans la plupart des cas des éléments ou événements auxquels les nouveaux venus peuvent s'accrocher, comme en témoignent un certain nombre d'écrits français, dont, par exemple, ceux de Robin, Catherine Axelrad, Maya Nahum et ainsi de suite¹⁴. Les valeurs du Siècle des Lumières, de la Révolution française et de la Commune ont inspiré bien des peuples, y compris ceux qui étaient colonisés par le pays qui les a produites, comme ce fut le cas de la Déclaration d'indépendance américaine, même si son application a souvent été plus que défailante.

Autant dire que les immigrés au Québec, nécessairement exclus d'office du «je me souviens» du pays hôte, se trouvent confrontés à un temps horizontal non reconstruit en quelque sorte. Aucune Histoire ne s'offre à eux, aucun passé collectif, aucune ligne sur laquelle s'insérer. C'est, pourrions-nous avancer, le vide. La seule Histoire à laquelle ils peuvent prétendre, le seul passé collectif, le seul temps vertical, c'est

(14) Ailleurs au Canada, le problème se pose autrement. «Strangers in a Bland Land» c'est le titre que portait un article paru dans *the Globe and Mail* au mois de juillet 1997 et qui portait sur les écrivains immigrés ayant choisi d'écrire en anglais. En parlant du Canada, pays calme et démocratique, le célèbre écrivain torontois d'origine tchèque, Josef Skvorecky, y affirme: «A place like this is the test of the writer's talent and imagination [...] If you live through a cruel dictatorship or a war, your subject matter is ready made. You can do something that is at least good -- Hemingway used to say the best thing that could happen to a young writer is war, always provided they survive it ... It is much more difficult to be a great writer here.» «Un endroit comme celui-ci constitue un véritable test du talent et de l'imagination de l'écrivain [...] Si vous subissez les affres d'une dictature ou d'une guerre, votre sujet est tout trouvé. Vous pouvez en tirer quelque chose qui est au moins acceptable -- Hemingway disait que la meilleure chose qui puisse arriver à un jeune écrivain, c'est la guerre ... À condition d'y survivre, bien sûr ... Il est bien plus difficile ici de devenir un grand écrivain.» (Notre traduction)

dans leurs propres bagages qu'ils doivent les chercher. Se trouver au Québec pour un immigré, c'est se trouver à une intersection, entre l'horizontal géographique de l'ici et le vertical historique de l'ailleurs, situation qu'ils maîtrisent tous de façon différente.

Pan Bouyoucas introduit dans presque tous ses écrits l'histoire fort ancienne, comme sujet proprement dit, ou comme leitmotiv. On ne conçoit ni l'auteur ni sa production sans cette épaisseur du temps, sans cette culture innée. Un texte ayant fait l'objet en décembre 1997, par exemple, d'une lecture dramatique au Théâtre des Quat'Sous à Montréal porte sur l'histoire tragique d'Hypatie, philosophe d'origine grecque vivant en Alexandrie¹⁵ aux 3^e et 4^e siècles de l'ère chrétienne, et qu'il présente comme victime de l'Église. Mais il est encore plus intéressant de noter que, dans ses romans, histoire et mythologie font partie intégrante du présent de ses personnages.

Lucas, le marchand de poisson suicidaire de son premier livre, *Le dernier souffle*, installé dans le Montréal des années 70, avait ainsi toujours caressé le rêve d'imiter un jour Schliemann¹⁶, ce héros de son enfance; persuadé que les colonnes d'Hercule avait jadis été érigées sur le rocher de Gibraltar, il espérait accumuler assez d'argent pour un jour pratiquer des fouilles et les ressortir au soleil (p. 9.) Un simple pêcheur arabe avec lequel il échange des propos dit en riant: «Sacré Lucas [...] Ma fille avait bien raison quand elle m'a dit que tu ne vis que de rêve et que ton imagination ferait pâlir *Homère* lui-même» et il continue: «Tiens, moi aussi, quand j'étais jeune, j'ambitionnais. Je rêvais; je bâtissais et démolissais à ma guise, comme cela me prenait. Je m'étais juré de vivre ma vie amplement, d'user mon corps jusqu'à l'os et de ne rien laisser à Charon.» (p. 63) (C'est nous qui soulignons.)

(15) Ville fondée au 3^e siècle avant Jésus-Christ et très longtemps le plus brillant centre de l'hellénisme et de la tradition intellectuelle, possédant une bibliothèque contenant 700000 manuscrits dont la disparition dans un incendie priva le monde d'innombrables textes anciens irremplaçables.

(16) Heinrich Schliemann, 1822 - 1890, archéologue allemand, ayant entrepris, contre tout avis professionnel, des fouilles à Hissariik près de l'Hellespont dans le but de découvrir l'emplacement de Troie. Là, il mit au jour plusieurs niveaux d'occupation de cette ville, dont le septième (Troie VII) semble correspondre à la Troie des récits homériques.

Dans le roman suivant, *Une bataille d'Amérique*, Bouyoucas introduit, à côté de clins d'œil plus homériques, Constantin Cavafy ou Cavafis, célèbre poète néo-grec originaire d'Alexandrie, né en 1863 et mort en 1933. Après une allusion aux Sirènes, Nicolas, le jeune héros, cite de ce poète des vers qui traduisent bien l'angoisse qu'il ressent devant la page qui reste désespérément blanche:

Tu as dit: «J'irai vers une autre terre, vers une autre mer.
Je trouverai bien une autre ville préférable à celle-ci où chacun de
mes efforts est condamné d'avance, et où mon cœur est enseveli
comme un mort.
Jusqu'à quand mon esprit restera-t-il dans le marasme?
Où que je tourne les yeux, où que je regarde, je n'aperçois ici que
les ruines calcinées de ma vie, que durant tant d'années j'ai gâchée
et gaspillée. (p. 23)

Incapable de poursuivre, il évoque d'autres événements marquants -- et tragiques -- de l'histoire égyptienne ou plutôt de celle d'Alexandrie: «J'essaie de me rappeler la suite du poème de Cavafy mais en vain. Est-il allé, lui aussi, rejoindre le Phare et le Musée, la Bibliothèque et la tombe de Cléopâtre?» (p. 23)

Dans des romans ultérieurs (ex. *L'humoriste et l'assassin*), ce sont les personnages non-immigrés, les «Québécois de souche», qui parlent librement du théâtre classique grec et des sites où il se joue encore. Il s'agit là d'un changement d'optique. Tout se passe soudain comme si un transfert était en train de s'opérer à l'heure actuelle et qu'aux yeux de l'auteur, au moins une parcelle de la population majoritaire commençait à se réclamer aussi de cette tradition-là, à adopter l'histoire du monde comme si elle était aussi la leur, la population immigrée y étant présentée sous un jours moins positif.

La démarche de Robin est à la fois la même et différente. Là où Bouyoucas est à l'affût d'une continuité dans la diaspora grecque ou plutôt hellénistique¹⁷, une continuité ouverte à tous, Robin cherche d'abord à se retrouver dans le tissé millénaire ashkénaze, tâche rendue

(17) Dans l'article cité, Thual établit une nette distinction entre les deux: «Il y a un jeu assez complexe entre l'hellénisme et la grécité. L'hellénisme est l'aspect universel du génie grec, la grécité est l'aplatissement du monde grec en une vision ultra-nationaliste.»

à la fois plus urgente et plus délicate par la Shoah qui a créé cette immense rupture avec les générations antérieures. Son recueil de textes récent, *L'immense fatigue des pierres*, porte presque exclusivement sur la Shoah ou plutôt sur l'impact qu'exerce celle-ci dans le quotidien des personnages au centre de ses récits. Née juive en France quelques années avant l'Occupation nazie, elle nous propose successivement le récit d'une enfance passée dans la clandestinité et la crainte d'être dénoncée; la recherche effrénée d'une mère prise dans la rafle du Vél. d'Hiv¹⁸, mais qui aurait refait surface après la guerre en Amérique du Nord; le désarroi de la narratrice devant la disparition des proches restés à l'Est ayant péri soit dans les camps soit ailleurs et cela sans qu'il en reste des traces. D'un côté une souffrance personnelle; de l'autre une béance.

Toute son œuvre est marquée par cette béance à combler. D'un texte à l'autre, toujours à la recherche d'un aboutissement à sa quête, Robin visite et revisite certaines options obsédantes, s'interrogeant sur le sens à donner à sa judéité¹⁹ historique à l'intérieur d'une société civile qu'elle ne veut pas porteuse d'ethnicité. Ainsi, dès *Le cheval blanc de Lénine*, se remémorant son passé dans une famille athée et communiste, elle évoque les légendes que racontaient son père, qui portaient tant sur le bolchevisme que sur l'histoire symbolique des Ashkénazes²⁰, ainsi que toutes les lectures «juives» ou yiddish que lui faisait sa mère. Elle entame de cette manière la réappropriation de son histoire individuelle et collective dont elle souligne le caractère culturel plutôt que strictement ethnique, bien qu'il lui soit également nécessaire de rétablir parallèlement une généalogie: «La reconquête

(18) Le 16 juillet 1942, la police française a procédé à l'arrestation de nombreux Juifs qu'elle a «parqués» -- le mot n'est pas trop fort --, en attendant leur déportation vers les camps de la mort, au Vélodrome d'Hiver à Paris, communément appelé le Vél. d'Hiv.

(19) «Le vocabulaire courant étant fort imprécis, je propose de distinguer entre judéité, judaïcité et judaïsme: la judéité est le fait et la manière d'être juif: la judaïcité est l'ensemble des personnes juives; le judaïsme est l'ensemble des institutions et doctrines juives [...] Relevant de la judaïcité française, vivant une judéité yiddish et laïque, je ne me reconnais ni dans le judaïsme en tant que religion, ni dans les «institutions juives.» (Robin, *L'amour du yiddish*, pp. 16 et 287.)

(20) Le titre constitue une allusion à la légende selon laquelle Lénine lui-même serait arrivé sur un destrier blanc pour secourir les troupes qui se soulevaient.

identitaire, dira-t-elle, est mémoire, mémoire reconstruite, mémoire intellectuelle en même temps qu'affective. Si elle participe de la mémoire savante [...], elle a partie liée avec les enjeux de la mémoire collective²¹.»

Mais autant que des légendes familiales, elle est l'enfant de celles de la République française, de cette République qui a jusqu'à récemment, et contrairement aux systèmes en place en Amérique du Nord, pratiqué l'assimilation complète des nouveaux venus. Elle apprenait dès l'école élémentaire non seulement à répéter «nos ancêtres les Gaulois» mais aussi à fêter les Trois Glorieuses, à conspuer le nom de Thiers, à porter le bonnet phrygien le 14 juillet. Si elle traite ici cette assimilation française de rouleau compresseur, ailleurs elle fera comprendre combien elle lui paraîtra préférable à l'ethnicité qu'elle constate aux États-Unis. Grâce à l'idéal français, les deux passés, français et ashkénaze, sont siens; les icônes s'entremêlent.

Dans ce livre, comme dans *Le roman mémoriel* ou celui consacré au yiddish²² comme dans celui qu'elle écrivit sur Kafka, elle pose la question de la langue qui n'est pas que langue: «En revanche, le milieu culturel de ma famille [...] était porteur d'une forte culture que j'appelle la *Yiddishkeit* [...] Au centre de cette culture très fortement laïcisée, la langue, le yiddish, ma langue maternelle [...] Une culture, une langue, une littérature mais aussi un type de sociabilité et de nourriture qui a ses racines profondément ancrées en Europe centrale²³». Ce yiddish est celui de l'affect et de l'enracinement mais aussi du progrès, des idées universalisantes, du socialisme. Il rejoint ainsi le français, devenu sa langue d'usage. La *yiddishkeit*, avec toutes ses facettes, culture et langue à la fois, fait partie de l'être-au-monde de Robin, mais aussi le français, avec ses charges différentes, auquel elle ne saurait non plus renoncer. Aucune langue ne saurait être exclusive, interdire la pratique de vocables autres.

(21) Robin, *Le roman mémoriel*, p. 109.

(22) Robin, *L'amour du yiddish*.

(23) op. cit. p. 14.

Par ses écrits, elle fait entrer dans l'univers littéraire, mental, du Québec ces deux histoires entre-mêlées, deux histoires longues auxquelles elle peut se rattacher. Ce faisant, elle appelle de toutes ses forces ce qu'elle nomme l'espace nomade; elle cherche: «... dans ce qui est entre, ce qui assume l'appartenance multiple, l'indéfinition, l'ouverture, la non complétude des groupes²⁴». L'identité ici est plurielle, contrairement à la tradition québécoise. Personne n'est amputé de ce qui le crée; personne n'est amputé de ce qui viendra se greffer à lui. Cet espace qu'elle appelle, cet espace «néo-québécois» serait celui d'une nouvelle intertextualité universelle, celui d'une transculture, et l'histoire de l'un serait l'histoire de tous. Sa vision d'une appropriation d'une histoire universelle par les gens de souche est peut-être plus complexe que celle de Bouyoucas mais les deux avancent dans le même sens.

Comme son auteure, la narratrice de Jan J. Dominique dans *Mémoire d'une amnésique* traîne derrière elle le lourd passé haïtien; un passé collectif marqué par l'invasion et l'occupation américaines, les dictatures successives accompagnées de torture et de disparitions; un passé personnel marqué également par la clandestinité, la crainte, l'exil. À la béance de Robin correspond peut-être un trop plein chez Dominique.

Divisé en deux parties, le livre de cette dernière, où elle dit clairement qu'elle se livre à un exorcisme: «pour l'exorcisme» p. (188), traite dans un premier temps des expériences haïtiennes, dans un deuxième temps de l'exil, à Montréal en particulier. Le titre est révélateur, n'exigeant aucune explication. La narration en est fort complexe. Une narratrice qui souhaite depuis toujours écrire et qui dédie son manuscrit à son enfant encore à venir, le situant de cette façon dans une continuité, nous offre des textes qu'elle a rédigés, parfois plusieurs textes portant sur la même suite d'événements, avec en contrepoint, ici d'autres courts passages, contes ou récits, là des lettres appartenant à tout un réseau de correspondants.

L'auteure se plaît à créer une certaine confusion identitaire,

(24) Robin, «Sortir de l'ethnicité», p. 37.

accordant le même prénom à plusieurs personnages et, en particulier baptisant le personnage central, une femme, du nom de Paul sans «e» alors qu'un personnage masculin porte ce même nom. Paul sans «e» se fait aussi appeler Lili. La narratrice passe volontiers, en parlant apparemment d'elle-même, de la première personne du singulier «je» à la troisième personne «elle» sans oublier «cette femme.» Cette confusion identitaire, calquée sur la construction même du livre, semble refléter celle qui prévaut dans ce pays qui n'en est pas un, l'incertain aussi du rôle attribué aux femmes dans un tel contexte, la difficulté pour elles d'être sujet (ou sujète): «les femmes n'ont pas le sens de l'histoire. Rires amers. Les femmes n'ont surtout pas de sens dans l'histoire, elles ne sont bonnes qu'à...» (p.6)

Comme il a été indiqué plus haut, comme les personnages de Robin et de Bouyoucas, la narratrice se trouve devant deux pistes à remonter: un passé personnel et un passé collectif, qui se rejoignent nécessairement. Le livre s'ouvre sur l'invasion américaine: «Le 28 juillet 1915, les marines débarquent pour “protéger la vie et les biens des étrangers»; les Américains s'étaient emparés de Port-au-Prince et occupaient la République d'Haïti. Ils restèrent dix-neuf ans.» (p. 3) Cette violence prélude aux autres violences dans l'île. Si elle accorde tant d'importance à cet événement fondateur, c'est qu'elle comprend qu'il ne faut surtout pas en refouler le souvenir, que le confronter fait partie de l'exorcisme auquel elle se livre et auquel le pays devrait se livrer: «Mais il y avait la honte, non pas d'avoir subi l'affront, supporté l'arrogance, mais d'être restés accroupis, immobiles, sur les vestiges de l'héritage, de ne pas s'être levés tous ensemble pour retrouver les souvenirs des nuits d'orage, d'avoir abandonné les seuls qui n'avaient pas oublié.» (p. 4)

Dans les pages qui suivent, les violences, au nombre desquelles il faut compter l'exil obligatoire, se succéderont, perçues pour la plupart dans l'impact qu'elles exercent sur des particuliers. Et la narratrice de réitérer l'importance de la mémoire dans le parcours qu'elle accomplit: «On a raconté des épisodes de cette enfance, mais les petites filles ne se souviennent jamais de leur enfance. Ceux dont je veux me souvenir.» (p. 14) «Elle ignorait que la trace des balles serait si profonde dans sa mémoire.» (p. 55) «Je crie mon silence pour

apprendre à parler.» (p. 57) Et plus tard, à Montréal: «Assise à cette table, je tente, avec les mots écrits, de guérir ma peine, en sachant qu'une fois exprimée, quand la douleur aura fait trembler mes doigts en passant à travers eux, je pourrai essayer de prendre du recul pour retrouver la sérénité.» (p. 151)

À la fin du texte correspond le départ de la narratrice pour son pays encore incertain sans toutefois que le travail soit terminé. Le titre demeure. Il n'est pas clair cependant que l'auteure envisage un rapport organique entre l'avenir du Québec et son histoire. Il n'empêche que sa présence, fût-elle passagère, suppose également celle du passé haïtien et que de ce fait il y aura eu influence réciproque.

Toujours dans cette même perspective, Mona Latif Ghattas, ressemble nécessairement aux autres auteurs cités dans la mesure où elle aussi introduit dans le roman qui nous intéresse ici, *Le double conte de l'exil*, une histoire qui, tout en se passant à Montréal, n'est pas celle du «je me souviens». S'y rencontrent deux personnages, s'y mêlent deux itinéraires. Ce croisement se traduit dans la narration même où alternent, de façon un peu irrégulière, un conte hallucinant tout en spirale et des chapitres qui font avancer un récit linéaire. Le conte de style oriental est celui de Fève, beau jeune sans-papiers, «fuyant le feu fou d'un désert d'Anatolie à la lisière d'Orient et d'Occident» (p. 10), et qui transmet par ce biais une image saisissante non seulement de cruauté et de tendresse mais aussi des transformations qu'a vécues dans la durée cette région:

... laissez-moi dire que des caravaniers aux longues robes de lin habitaient ce désert. Des tribus liées par le sang [...] Des tribus aux filiations désordonnées [...] Des tribus qui tantôt s'aiment et tantôt se déciment, depuis que le désert est désert. Des tribus caravanières qui se déplacent à la recherche des oasis, et dont les poètes reviennent pleurer ou chanter sur les traces des pics des tentes, sur le souvenir d'un amour voilé.

[...] car il n'y avait pas d'estivants sur cette plage, ni de larges résidences ni de parasoleils... (p. 129)

Le récit linéaire en revanche raconte l'expérience de Madeleine/Manitakawa qui tombe amoureuse de Fève et l'héberge jusqu'au jour où il sera refoulé du sol canadien pour être renvoyé dans ce qui est -- peut-être -- son pays d'origine.

L'histoire à laquelle sont ainsi confrontés lecteurs et lectrices est celle d'une Autochtone. C'est dire que Latif Ghattas, à la recherche d'une continuité dans le pays d'accueil, passe par-dessus le «je me souviens» pour remonter aux origines, à l'histoire occultée par l'arrivée des Blancs. Nous apprenons comment Madeleine/Manitakawa a été dépossédée de son identité et comment elle en reprend possession, comment elle réintègre ce passé perdu, ces peuples parfois disparus:

Quand la sirène du bateau annonça la levée de l'ancre, les cheveux de Madeleine se raidirent et se mirent à pousser jusqu'à atteindre ses chevilles [...] Des sons commencèrent à s'échapper de sa bouche, des sons, des sons, des sons qui formaient des mots inconnus, méconnus, méconnus...

Madeleine appelle, appelle, appelle ses langues d'origine...

Béothuk, Tlingit, Haïda, Tsimshian, Wakashan, Saltshan, Jutenat...

Madeleine appelle, appelle, appelle ses peuples d'origine...

Kutchin-loucheux, Peaux de Lièvres, Dagrit, Couteaux Jaunes [...]

Madeleine appelle, appelle, appelle ses prophètes... Shawnee

Tecumseh, Ten-Squah Tahwah, Pontiac, Sachem Ottawa [...]

(p. 160)

Surtout, à l'instar de Fève, Manitakawa aura recours aux contes pour asseoir et transmettre la culture qu'à la fin elle assume et revendique mais aussi sans doute celle qui appartient à d'autres peuples déshérités et cela afin de créer ou de renforcer la solidarité entre les déracinés: «Et le soir, autour du feu de bois, quand les enfants sont sages, en attendant que tourne la saison, elle ouvre son sac de plastique vert et leur chante des contes, beaux et cruels, des multicontes de l'exil». (p. 168) Ici comme dans les autres textes, nous constatons que la littérature est au cœur de la culture; c'est elle qui permet de survivre, c'est elle qui maintient la continuité, c'est elle qu'il faut transmettre, sous forme de contes, sous forme de légendes, sous forme de lettres, de poèmes, de bio-fictions, de pièces de théâtre... Hors la littérature, point de salut!

Ces quelques exemples, mais que l'on pourrait multiplier (Sergio Kokis, Ying Chen, Nadine Ltaif, Marco Micone, j'en passe) non seulement confirment l'importance de l'Histoire dans les écrits des auteurs migrants installés -- ou de passage -- dans le pays de

l'horizontal mais aussi combien leurs écrits étoffent le corpus auquel ils viennent s'ajouter, y apportent de la densité. Chez ces quatre écrivains nous avons vu se glisser dans l'univers québécois, dans la beauté comme dans l'horreur, la gloire de la Grèce antique et d'Alexandrie mais aussi leur destruction, la riche culture de la Yiddishkeit mais aussi la Shoah, la beauté des déserts du Moyen-Orient mais aussi leur invasion par une modernité négative, la chaleur et les parfums d'Haïti mais aussi l'oppression et la misère et, ce qui est tout à fait particulier, la recherche d'une durée propre au pays-hôte, une durée qui offre la possibilité d'une verticalité retrouvée.

Nous avons dit ailleurs²⁵ que les écrivaines migrantes, comme leurs pendants masculins, ont introduit dans la littérature québécoise des goûts, des couleurs et des parfums jusque-là inconnus. Autant d'épices rajoutés, pourrait-on avancer, à un plat qui existait déjà. Des épices parfois un peu forts pour des goûts qui n'y sont pas habitués quand surgit le revers de ces médailles «exotiques», d'autres expériences, terrifiantes, inimaginables dans notre quotidien actuel. Mais plus encore que cela, des auteurs tels que ceux et celles qui sont cités ici, par leurs errances permanentes, leurs multiples appartenances, leurs souvenirs et leurs projections, sont en train de transformer complètement la littérature québécoise, qui, de provinciale ou de nationale, selon l'option politique de la personne qui parle, acquiert une dimension proprement internationale²⁶.

Tout à coup, le «je me souviens» se transforme de manière radicale. Là où, il y a trente ans encore, cette devise renvoyait uniquement et exclusivement à un passé bien défini, propre à un

(25) Lucie Lequin et Maïr Verthuy, «L'écriture des femmes migrantes au Québec: l'hétérogénéité et la culture au féminin», *La recherche littéraire au Québec: objets et méthodes*, Paris-Montréal, Presses universitaires de Vincennes / SYZ, 1993.

(26) Des auteurs québécois «pure laine» ont devancé ce phénomène. L'on pense, par exemple, à Jean-Jules Richard et son *Neuf Jours de Haine*, mais parce qu'il constituait un cas à part, il fut de son vivant mal apprécié et oublié après sa mort. Peut-être les transformations que l'on connaît à l'heure actuelle permettront-elles de le redécouvrir ainsi que d'autres écrivains considérés comme marginaux.

territoire délimité et à un peuple précis, aujourd'hui, grâce aux migrants, elle commence à renvoyer à l'histoire du monde entier: éventuellement à son propre passé antérieur mais sûrement à une horizontalité éclatée et variée qui plonge de multiples racines dans les verticalités qui l'entourent. Le Québec actuel a la possibilité, dont il faut espérer qu'il voudra en profiter, de se transmuier en un carrefour de civilisations diverses, un *agora* où vient se poser, se mélanger, la mémoire de part et d'autre. Si la littérature est une porte sur le monde, une façon de le connaître, il nous faut être reconnaissants envers ce processus de mémoire qui aide à placer la littérature québécoise de plain-pied dans la littérature mondiale.

BIBLIOGRAPHIE

- Catherine Axelrad, *La Varsovienne*, Paris, Gallimard, 1990.
- Pan Bouyoucas, *Le dernier souffle*, Montréal, Les éditions du jour, 1975.
 - *Une bataille d'Amérique*, Montréal, Les éditions Quinze, 1976.
 - *L'humoriste et l'assassin*, Montréal, éditions Libre Expression, 1996.
 - *La vengeance d'un père*, Montréal, éditions Libre Expression, 1997.
- Jan J. Dominique, *Mémoire d'une amnésique*, Port-au Prince, Deschamps, 1984.
- Marguerite Duras, *Hiroshima, mon amour*, Paris.
- Sigmund Freud, *Le rêve et son interprétation*, Paris, Gallimard, 1925.
- Mona Latif Ghattas, *Le double conte de l'exil*, Montréal, Les éditions du Boréal, 1990.
- Marie-Aimée Hélie-Lucas, «Les stratégies des femmes à l'égard des fondamentalismes dans le monde musulman», *Nouvelles questions féministes*, nos 16, 17, 18, 1991.
- Maya Nahum, *La mal élevée*, Paris, éditions de l'olivier, 1991.
- Régine Robin, *Le cheval blanc de L'énine ou l'histoire autre*, Bruxelles, éditions Complexe, 1979.
La Québécoise, Montréal, éditions Québec-Amérique, 1983.
L'amour du yiddish, Paris, éditions du Sorbier, 1984.
Le roman mémoriel: de l'histoire à l'écriture du hors-lieu, Longueuil, Les éditions du Préambule, 1989.
«Sortir de l'ethnicité,» in *Métamorphoses de l'utopie*, dir. Fulvio Caccia, Paris, 1992.
L'immense fatigue des pierres, Montréal, éditions XYZ, 1997.
- Graham Swift, *Waterland*, London, Picador 1992 (revised version.)

- François Thual: «Dans le monde orthodoxe, la religion sacralise la nation, et la nation protège la religion», *Le monde*, mardi 20 janvier 1998.